

I

LA PLACE DU MARCHÉ D'ANTIBES luit sous les mornes réverbères. Déserte. Les gens sont chez eux, devant leur télé. J'entends la conversation des clients du *Perroquet* - Gaston a laissé la porte de son café-restaurant ouverte à cause du redoux et ce bruit de fond qui entre par ma fenêtre redonne à la ville le son artificiel des longs soirs d'été charriant le touriste dans ses eaux grasses.

On ne tient plus avec le chauffage. Il faut dire qu'avec ces changements de température, on ne sait plus que faire ! Hier, on gelait et aujourd'hui on se croirait presque au printemps. Ne serait-ce les mimosas qui fleurissent comme tous les hivers et les milliardaires qui poussent aux pieds des palmiers de la promenade des Anglais comme de gros bolets au moindre redoux : Aujourd'hui ce sont surtout des Américains et des Saoudiens qui se mêlent à la population réduite des villes de la Côte hors-saison. Ça croasse et ça se croise sur le devant de mer, à Nice ou à Cannes, sur tout ce qui est un peu huppé. Ça circule en Cadillac, en Rolls-Royce sport et autre Ferrari. On ne les voit pas trop dans

l'arrière-pays, heureusement. Ni dans les quelques îlots insalubres où s'est retiré le petit peuple du Midi et une poignée de nationaux nostalgiques de ce que fut jadis ce paradis de mesure et de beauté. Des types comme moi, en somme. Et qui ne vivraient ailleurs pour rien au monde. Tant on en est revenu du monde. Tant on a besoin, pour se réveiller le matin, de ces odeurs fortes, pas toujours sublimes, qui comme le jasmin poissent un peu, crassent aussi, mais n'ont pas leur pareil de volupté.

Joinville m'a quitté il y a un instant. Il me laisse un peu ivre. J'ai un peu trop tapé sur le pinard. Lui a à peine touché à son Perrier sans rondelle. J'ai dû subir sa colère. Mes blessures ne m'empêchent pas de fuir mes responsabilités, me disait-il en essence. (C'est que je suis dans un mauvais état : Il manque tellement de peau à mon ventre, suite de mon opération, que j'ai du mal à marcher normalement. Et puis surtout, la souffrance...)

Il m'a encore affirmé en me quittant sur le pas de ma porte "qu'il y a une justice" – pardi ! Qu'il est un éminent représentant de la loi et qu'il les aura ! Foi de Joinville...

Cela m'a fait sourire. Et puis cela m'a rappelé toute la sympathie qu'il m'inspire.

"Mais pas un mot, Jacques ! Je peux compter sur vous !"

A-t-il seulement besoin de me le demander ?

Pierre aime bien se donner de l'importance en décrivant par le menu tous les faits qui sont le vif de sa procédure. Il me décrit le cheminement de sa pensée en n'oubliant aucune de ses hésitations : le calendrier exact des actions engagées, comment il a téléphoné à l'agence de voyages, la voix de la personne qui lui a répondu,

les raisons qui l'ont poussé à formuler sa demande telle qu'il l'a faite, l'humeur de la personne à l'autre bout de la ligne, ses hésitations quant aux choix de la compagnie d'aviation ou l'usage du train, le paquebot, l'autocar, les prix... Que sais-je encore ? Sans doute est-ce sa façon à lui de se donner du courage et continuer son travail malgré les chicanes de l'administration, malgré les menaces du Milieu, l'attitude distante de « Paris », l'indifférence totale des petites gens. Corruption, grand banditisme, retards de la tutelle qui répond à peine à ses sollicitations. Pierre sait bien qu'il gêne. Pire ! il est conscient qu'on s'est débarrassé de lui en le mettant à cette place et pour qu'il commette l'irréparable, pour qu'on le relègue ensuite quelque part, très loin de la France métropolitaine, dans les DOM TOM de préférences, dans la plus petite des possessions de feu l'Empire, pour qu'il y meure de cirrhose, ou d'une MST ou, mieux encore, victime de quelque bande locale ; attentat, empoisonnement ou envoûtement... Qu'importe ! pourvu qu'il crève et ne trouble plus la face lisse de la magistrature.

Je suis moi-même soulagé du départ de cet encombrant ami surchargé de dossier criminels insolubles. Je décide d'aller grignoter un morceau au *Perroquet*. Le gros de la clientèle est parti et ceux qui restent sont moins bruyants. Les grandes gueules sont allées retrouver leurs femmes pour la soupe et le film ou le match à la télé. Il ne reste que les habitués comme moi. D'ailleurs, on m'attendait : On m'a préparé ma table. On est content de me voir : Aujourd'hui, c'est boudin blanc. Rapport à Noël.

C'est vrai qu'on est le 26 !

Je préfère le calamar à l'américaine.

Et ma bouteille de vin de Cassis. S'il vous plaît.

“Tout de suite, M. Jacques !”

Georgette me l'a déjà préparée. Elle me sert. Je regarde la croix en perles noires qui descend vers la naissance de ses petits seins de jeune fille. Ils poussent à peine sous son chemisier blanc modestement entrouvert.

Même cela. Enfin : la *Chose*... Ça ne me tente plus vraiment. Il me reste quelques réflexes d'homme des cavernes qui font illusion. Mais je n'ai plus vraiment envie de femmes. Plus depuis Rome et Lamiaa... Ce qu'elle m'a fait.

Heureusement il y a le vin. C'est un vin franc, bien ensoleillé. Son bouquet est inimitable et le petit goût de pierre à fusil qui l'accompagne exhausse une espèce de bonheur bonasse dont le parfum me monte à la tête.

Je salue Rentrepoint qui soupe à-côté de moi. Il a pris la pissaladière en entrée. Lui carbure au rouge. Un méchant rouge qui fricote avec les vins italiens de contrebande. Il lève son verre à ma santé. Je fais de même.

Gaston me dit :

“Té, il y a une journaliste qui voulait te voir. Je lui ai dit que je savais pas trop si tu y étais. Elle m'a laissé sa carte. Elle est à l'hôtel de France, si tu veux la voir.

- C'est une Américaine, il continue.

Puis, passant devant le bar pour me servir :

- Elle travaille pour un canard américain. Le Times... (il dit timeuh) quelque chose. Il paraît même que chez elle c'est tout là-bas, comme chez nous, avec la mer et les palmiers.

“Dis-lui de m’appeler chez moi. Demain. Non ! et puis merde, je suis fatigué. Tu ne m’as pas vu.”

J’attaque le riz, toujours aussi mal cuit. J’ai beau avoir montré comment faire à Roger, le cuistot, il dit qu’il n’a pas le temps de le faire comme il faut.

“De toute manière, ils s’en foutent ici !” il dit.

- Ils n’aiment que l’*Oncle Ben*. Ce que je fais est déjà bien assez bon pour eux...

“Oui, dis-je, mais moi ! Je compte pour du beurre ?”

Ça lui les coupe. Il n’ose pas dire que je le saoule avec mon riz pilaf et que moi ou un autre...

Avec ça, c’est vrai qu’il ne va pas faire du riz spécialement pour le vieux con que je suis et qui change toujours d’avis sur les garnitures.

Sans le journal du soir pour me distraire de ce que je mange, j’arrive assez vite au camembert - qui est décidément aussi mauvais qu’un fromage normand peut l’être dans le Midi - quand la fille s’assoit à ma table.

C’est une belle femme, bien charpentée. On voit tout de suite qu’elle est américaine à la qualité souple et dorée de sa peau. Même si, contrairement à l’idée qu’on se fait des filles d’outre-atlantique, elle n’est pas blonde, mais brune. Enfin, brune ! plutôt auburn. Une couleur très portée, en ce moment si j’en juge par les publicités dans les revues que je regarde chez *Louis*, quand il me coupe les cheveux.

“*Can I? I mean* : Je peux ?” demande-t-elle, alors qu’elle s’est déjà installée devant moi. Elle pose bruyamment un grand sac en cuir retourné sur la table. Elle doit avoir la petite trentaine. Chemise de sport, jeans, Campers... Elle ôte sa parka doublée de fourrure – fausse, probablement, bien que...